

03 - 2026

É

ENQUÊTE

Mon territoire

Ici et ailleurs, hier et demain

-François Miquet-Marty
-Lucia Socias

BloomTime
Groupe Les Temps Nouveaux

Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS

Méthode

Cette étude présente les enseignements d'un recueil de « Récits de vie », réalisé par BloomTime pour la Fondation Jean-Jaurès, par le biais d'un forum en ligne avec espace dédié BloomTime le jeudi 31 juillet 2025, de 18 heures à 21 heures.

Il a fait intervenir 20 personnes âgées de 18 ans et plus. La sélection des participants a respecté une diversité de profils sociodémographiques, géographiques et de secteurs d'activité.

Les méthodes d'échanges avec les participants conjuguent des invitations génériques à exprimer ses « récits de vie », et des relances très personnelles incitant chacune et chacun à approfondir ses parcours personnels.

Les témoignages sont recueillis, analysés et mis en perspective par des approches compréhensives.

François Miquet-Marty est président du Groupe Les Temps Nouveaux.

Lucia Socias est directrice artistique et éditoriale de BloomTime.

Introduction

« Mon territoire », l'étrange question au cœur du XXI^e siècle

« Mon territoire » : les mots résonnent à la fois comme une évidence d'appartenance, et simultanément comme un profond mystère. Comment, en 2026, sommes-nous « d'ici » et pas de partout ou d'ailleurs ? L'énigme n'est pas réductible à l'arbitrage entre « *somewhere* » et « *anywhere* »¹, elle est aussi une question de construction de l'attachement à un territoire en particulier, et d'oppositions à d'autres : dans un monde plus numérisé que jamais, quelles sont ces dynamiques infranumériques qui innervent la vie du pays, distribuent des fiertés et des clivages, et recomposent peut-être ce que notre vie en société signifie ?

À distance ou plus exactement en deçà de la nation, du clivage entre « étrangers » et « Français », les territoires composent une mosaïque de fidélités que le politique exprime peu, et peut-être pas assez.

La III^e République avait su s'inscrire dans chaque commune, dans chaque canton, à la fois par des « fêtes républicaines », par les instituteurs, par le mariage entre la République et la révolution industrielle, apportant le « progrès » (les trains) dans chaque canton. Mais l'après Seconde Guerre mondiale, la IV^e puis surtout la V^e République ont cultivé des logiques universelles (la Sécurité sociale) et métropolitaines (les « métropoles d'équilibre » pour conjurer le « désert français ») à grand renfort d'industrialisation et de tertiarisations urbaines, de centres hospitaliers régionaux (CHR), d'universités, de TGV. Le triomphe de l'universel et des métropoles semblait sceller le destin des « territoires ».

Et pourtant, les fiertés locales semblent vivaces, la pandémie de Covid-19 a réveillé le charme de la « proximité », et les entreprises font assaut de surenchère pour s'inscrire dans les « pays d'ici ».

De quoi ce « renouveau localiste » est-il le nom ? Et comment est-il possible d'en parler, de le réinscrire au cœur du discours républicain ?

Cette recherche BloomTime repose sur des recueils de récits de vie, témoignages personnels souvent intimes et qui disent précisément mieux que toute autre parole les « vies d'ici ». Ce Forum BloomTime a réuni des participants vivant dans des contextes territoriaux variés, pour explorer la manière dont chacun décrit, évalue et vit sa relation avec ses lieux de vie. Les échanges ont permis d'aborder à la fois l'attachement profond à certains territoires, le rejet ou la distance ressentie vis-à-vis d'autres et les conditions d'accueil ou d'intégration dans un nouvel environnement.

Il ne s'agit pas seulement de dire « où l'on se sent bien », mais de comprendre ce qui façonne ces perceptions : souvenirs précis liés à l'enfance, importance des histoires familiales, sensations physiques associées à un lieu, expériences vécues ailleurs qui renforcent ou fragilisent l'attachement, rôle du contact humain et de la convivialité locale, ou encore effets des contraintes économiques sur la vie dans un territoire.

L'ensemble de cette recherche s'inscrit dans une perspective sociologique visant à mettre en évidence les points communs et les contrastes. Les discussions permettent ainsi de passer de récits personnels concrets – odeurs, sons, paysages, moments marquants – à une compréhension plus large des mécanismes qui façonnent le rapport au territoire : l'ancrage, la mobilité, la comparaison avec d'autres

1. David Goodhart, *The road to somewhere*, Londres, Hurst and Co, 2017.

lieux et les conditions qui favorisent ou freinent l'appartenance.

L'analyse s'appuie sur les propos partagés par les participants au cours des trois volets du forum, organisés en séquences de discussions interactives. Les échanges, menés à partir d'invitations précises et de relances personnalisées, ont permis de recueillir des récits personnels ancrés dans des expériences vécues. Ce riche matériau a été analysé de manière compréhensive, en repérant les récurrences et les contrastes :

- les descriptions sensorielles (odeurs, sons, lumières, paysages) utilisées pour caractériser un lieu et exprimer le sentiment d'y appartenir ou non ;
- les références à la famille, à la transmission intergénérationnelle et aux habitudes locales comme piliers du lien à un territoire ;
- les comparaisons entre régions, nourries par des stéréotypes, mais aussi par des expériences concrètes de mobilité ;
- les témoignages sur les conditions d'intégration de nouveaux habitants ou d'entreprises, allant de l'accueil chaleureux à la méfiance persistante.

Habiter un lieu : attachements, contrastes et récits

Ce qui ressort de manière frappante est que le rapport au territoire ne se réduit jamais à un répertoire d'avantages ou d'inconvénients objectifs. Il s'agit d'une construction subjective, où l'affectif, le sensoriel, le social et le symbolique s'entrelacent. Contrairement à une vision universaliste, nationale ou strictement fonctionnelle, cet attachement se forge dans une accumulation de micro-expériences qui

créent un sentiment d'appartenance ou, au contraire, une impression d'étrangeté : l'odeur particulière d'un quartier au petit matin, le son familier des cloches ou du marché, un réseau de salutations échangées au fil des années, la reconnaissance implicite de « ceux qui sont d'ici ».

On mesure combien l'idée de « mon territoire » prend alors tout son sens : non pas un cadre administratif ou une entité figée, mais un lieu vécu et ressenti. Ce matériau révèle aussi que cette appartenance se définit autant par ce qui est valorisé que par ce qui est rejeté. Les récits regorgent d'oppositions et de comparaisons : un lieu aimé parce qu'il ne ressemble pas à un autre jugé froid ou impersonnel ; un autre dénigré à cause d'une expérience négative, parfois ancienne, mais toujours vive. Ces contrastes ne sont pas de simples jugements esthétiques : ils participent à la construction d'une géographie intime où chaque territoire est situé par rapport aux autres, avec son lot de stéréotypes, de souvenirs précis et de symboles.

Après la pandémie de Covid-19, on a pu parler d'un « retour aux territoires ». Mais ce retour ne prend pas la même forme pour chacun : pour certains, il s'agit d'une identité héritée et transmise ; pour d'autres, d'un lien d'affection ou d'un lieu où l'on se sent bien ; pour d'autres encore, d'une appartenance plurielle, entre racines et mobilité. Ces territoires peuvent être des communes, des « petits pays », des villes, des régions ou parfois plusieurs lieux à la fois.

Pris dans leur ensemble, ces éléments dessinent une vision du territoire comme un organisme vivant, fait de liens visibles et invisibles, de signes de reconnaissance et de repères communs. Les habitants ne décrivent pas seulement un espace à habiter, mais un milieu à ressentir, interpréter et transmettre. D'où une question qui reste ouverte et qui constitue sans doute le cœur du débat : comment parler de ces territoires ?

Le territoire comme ancrage identitaire et émotionnel

Souvenirs et repères sensoriels, fondements de l'attachement

Les récits de vie révèlent avec force qu'un territoire n'est pas seulement un décor : il devient un refuge, une source de stabilité, un réservoir d'images et de sensations qui structurent l'identité. Ce lien, souvent noué dès l'enfance, se nourrit de repères sensoriels précis – odeurs, sons, lumières, textures –, qui, avec le temps, prennent une valeur intime et presque sacrée.

Pour Anonyme 25¹, cette attache a la force d'un abri intérieur, toujours accessible :

« Oui c'est exactement ça, un refuge intérieur que j'utilise même en visualisation dans des moments où ça ne va pas. Et pour la transmission, j'y emmène mes enfants, je leur fais découvrir les endroits qui m'ont marquée, et ils y sont attachés à leur tour. »

Les sensations sont ici centrales : « Le bruit des vagues ainsi que l'odeur iodée sont pour moi uniques à cet endroit précis. »

Pour Anonyme 6, l'ancrage prend racine dans une maison familiale en Vendée, véritable pilier de l'histoire collective :

« Cette maison est tellement un symbole de notre famille qu'elle ne pourra jamais être vendue. J'y tiens plus que ma maison actuelle, car elle représente finalement toute notre vie, nos bonheurs et nos malheurs. »

La mémoire familiale s'inscrit jusque dans le nom du lieu : « Le nom de la maison est la combinaison des deux prénoms de mes grands-parents. »

Anonyme 22 relie quant à elle son attachement à Nice à une expérience de reconstruction personnelle :

« La douceur de vivre ici et cette communion avec la mer et mes nages "méditatives" quotidiennes ont fait que j'ai décidé de rester ici. Nager est devenu source de plénitude. »

La lumière méditerranéenne, le rythme des saisons et la mer elle-même deviennent les acteurs silencieux de ce lien.

Parfois, un seul instant suffit à fixer un ancrage durable. Pour Anonyme 21, c'est l'ascension des dômes de Miages en 2009 :

« C'est là où j'ai ressenti le plus grand sentiment de plénitude de ma vie : la fierté d'être arrivé là-bas. Le silence absolu, les paysages à couper le souffle, les pieds dans la neige face au Mont-Blanc... »

Ce moment devient un point de référence intérieure, une preuve intime que « c'est possible ».

Pour Anonyme 1, c'est la répétition des gestes quotidiens à Mouchard qui fonde l'appartenance :

« À chaque fois que je vois le portail de la maison, ma mère qui étend le linge, mon beau-père qui rentre du travail avec le pain, ou mon chien qui joue dans le jardin, je sais qu'aucun autre endroit ne pourra m'apporter ce sentiment. »

1. Les caractéristiques de tous les profils d'« Anonyme » sont disponibles en annexe.

Même la politesse ordinaire acquiert ici une valeur identitaire : « Le fait de saluer des inconnus » – une habitude qui, ailleurs, n'irait pas de soi.

Anonyme 18 évoque Montceaux comme le lieu d'une stabilité enfin trouvée après des déménagements répétés :

« J'ai vécu à la ville et à la campagne... Le fait d'avoir changé régulièrement de lieu de vie ne m'a pas ancré dans un territoire précis et je me suis ainsi vite adapté à ce nouvel endroit. »

La rénovation de la maison familiale et l'intégration à la vie locale ont achevé de sceller cet ancrage.

Pour Anonyme 4, le Médoc tient tout entier dans une impression olfactive :

« L'odeur des pins me renvoie de suite à ce lieu et l'atmosphère paisible et tranquille fait que je me sens chez moi. »

Anonyme 19, elle, a su que Lille serait sa ville dès les premiers moments :

« C'est à cet instant-là que je me suis dit que je ne quitterai plus cette ville parce que je m'y suis directement sentie bien, comme à la maison. »

La braderie et les lieux emblématiques qu'elle aime faire découvrir sont autant de fils qui tissent son lien au territoire.

Certains partagent leur identité entre plusieurs lieux. Anonyme 11 s'affirme à la fois ariégeois et breton : « Oui complètement, je me sens ariégeois et cela fait partie de moi... Mais intérieurement je me sens toujours breton. » Le rugby, la nature et la communauté locale complètent ce double ancrage.

Pour Anonyme 17, un simple matin a suffi à cristalliser ce sentiment :

« Je me souviens être sortie un matin, café à la main, et avoir entendu le chant des oiseaux... Je me suis sentie apaisée. J'ai compris que j'étais enfin dans un lieu qui me ressemblait. »

Chez Anonyme 24, l'attachement à l'Occitanie et à la Camargue s'exprime à travers les paysages et les fêtes :

« J'ai réalisé que cette région était vraiment "chez moi" à compter de mes 15-16 ans. Et si je devais faire découvrir ce territoire à quelqu'un, je l'emmènerais en Camargue, ou au Cap d'Agde où je me sens également "chez moi" et aux alentours de Montpellier où les traditions ne manquent pas : il y a notamment les fêtes votives l'été... »

Enfin, d'autres témoignages confirment combien les sensations marquent la mémoire :

« L'odeur de la pluie du printemps sur l'herbe laissant s'imaginer l'été génial que nous allons passer. » (Anonyme 10)

« Les images fortes pour moi, ce sont le port de Pornic et le drapeau breton sur le château des Ducs de Bretagne. » (Anonyme 9)

« Quand on y va, on ne se pose aucune question... c'est bien aussi de lâcher prise sans trop réfléchir à tout. » (Anonyme 5)

À travers ces voix, on mesure combien l'attachement au territoire est moins lié à l'urbanisme ou à l'offre matérielle qu'à une superposition de souvenirs, de sensations et de signes de reconnaissance. Un parfum, une lumière, un geste répété suffisent parfois à recréer la certitude d'être chez soi et à nourrir un sentiment d'appartenance qui, loin d'être figé, se réactive à chaque expérience sensorielle. Mais pourquoi ces signes apparemment anodins possèdent-ils un tel pouvoir de réactiver un sentiment d'appartenance, parfois plus fort que n'importe quelle image ou discours ?

Les sensations associées à un lieu – odeurs, lumières, sons, textures – ne sont pas de simples impressions passagères. Elles activent une mémoire profonde, directement liée aux circuits émotionnels du cerveau. La psychologue Rachel Herz¹, dans ses travaux² menés à l'université Brown dans les années 1990, a montré que les souvenirs olfactifs sont traités par le système limbique, une zone clé dans la gestion des émotions. Ce traitement particulier expliquerait pourquoi une odeur familière peut, en une fraction de seconde, ramener à un moment précis de

1. Rachel S. Herz et Thomas Engen, « Odor Memory: Review and Analysis », *Psychonomic Bulletin & Review*, vol. 3, n°3, 1996, pp. 300-313.

2. Rachel S. Herz, « The Role of Odor-Evoked Memory in Psychological and Physiological Health », *Brain Sciences*, vol. 6, n°3, 2016, article 22.

l'existence et réactiver des émotions demeurées intactes malgré les années.

Les recherches de Simon Chu et John Joseph Downes¹, à l'université de Liverpool, ont confirmé ce lien : leurs expériences ont démontré que les souvenirs déclenchés par des odeurs sont non seulement plus vifs, mais aussi plus chargés émotionnellement que ceux provoqués par des images ou des mots. Quelques années plus tard, l'équipe de Anneloes M. J. Toffolo, à l'université Radboud aux Pays-Bas, a montré² que l'exposition à un parfum familial ne réactivait pas uniquement l'image mentale d'un souvenir, mais aussi les sensations corporelles associées, comme si le corps retrouvait l'état vécu à l'époque.

Ce pouvoir évocateur des repères sensoriels ne s'exerce pas seulement au niveau individuel. L'anthropologue Sarah Pink, figure majeure de l'anthropologie sensorielle, a décrit comment les paysages sonores, les odeurs ou la lumière d'un lieu peuvent devenir des repères collectifs de reconnaissance et de cohésion³. En sociologie des territoires, Guy Di Méo⁴ a montré que ces éléments constituent un « substrat sensible » sur lequel se greffe l'identité locale. Pierre Nora, dans son travail⁵ sur les « lieux de mémoire », a quant à lui souligné que certains marqueurs sensoriels, répétés dans le temps et partagés par une communauté, finissent par cristalliser à la fois la mémoire individuelle et l'histoire collective.

Ainsi, l'attachement à un territoire ne se résume pas à l'urbanisme ou aux infrastructures. Il repose aussi sur une trame invisible faite de repères sensoriels récurrents, chargés d'expériences et d'affects, qui assurent à la fois la continuité de l'identité personnelle et la cohésion entre habitants.

Transmission familiale et mémoire collective

La transmission familiale apparaît aussi dans les récits comme un vecteur essentiel de l'attachement territorial, souvent indissociable de la mémoire collective. Les lieux se chargent de valeurs, de traditions et d'histoires transmises par les générations précédentes, et deviennent les supports d'un récit partagé qui dépasse l'expérience individuelle.

Pour Anonyme 20, la continuité familiale sur plusieurs générations ancre profondément le sentiment d'appartenance :

« Mes parents sont tous les deux vendéens, de même que mes grands-parents, arrière-grands-parents... Ce territoire est le mien et celui de ma famille depuis des générations. »

Elle relie ce lien à des pratiques anciennes – la terre, la mer –, mais aussi à des repères culturels contemporains :

« La Vendée a aussi su se faire un nom, qu'il s'agisse du Vendée Globe ou du désormais célèbre Puy du Fou, que j'ai vu "grandir" d'années en années. »

Chez Anonyme 12, l'ancrage se construit comme un fil qui relie plusieurs lieux et plusieurs étapes de vie, mais dont la tension revient toujours vers un même point : le Sud, et plus précisément Antibes. Cet attachement est nourri par l'histoire familiale, faite de déménagements, de découvertes et de retours, et par la conviction que c'est là que se trouvent ses repères affectifs et ses proches.

« Né à Angers dans le Maine-et-Loire, j'ai démarré ma vie dans les Côtes-d'Armor à Lannion avec ma sœur et mes parents. À l'âge de 7 ans, mes parents décident de déménager dans le sud-ouest de la

1. Simon Chu et John J. Downes, « Proust Nose Best: Odors Are Better Cues of Autobiographical Memory », *Memory & Cognition*, vol. 30, n°4, 2002, pp. 511-518.
2. Anneloes M. J. Toffolo, Bernet M. Elzinga et Marcel A. van den Hout, « Autobiographical Memory and Odor Cues in Emotional Memory Retrieval », *Memory*, vol. 20, n°2, 2012, pp. 161-171.
3. Sarah Pink, *Doing Sensory Ethnography*, Londres, Sage Publications, 2009.
4. Guy Di Méo, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998.
5. Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992.

France sans pour autant savoir dans quelle ville et recommencer à zéro. Nous commençons par nous installer à Beausoleil dans les Alpes-Maritimes pour trois ans. Durant ces quelques années, nous avons pu visiter les villes aux alentours, notamment Antibes. C'est là que nous avons posé nos valises. Mes parents ont fini par trouver du travail et un appartement d'abord en location. La vie y est douce et agréable alors j'y reste jusqu'aux études supérieures. Dirigé par l'envie de me former au métier de designer, j'identifie une école parmi les meilleures d'Europe, située à Valenciennes dans les Hauts-de-France. Dès la deuxième année, un stage en entreprise est obligatoire et j'ai l'opportunité d'aller à Guyancourt, dans les Yvelines. Puis je décide d'aller à l'étranger pour perfectionner mon anglais, et je pars à Wolfsburg, en Allemagne, pour sept mois. Je me rends compte que je préfère rester en France. En 2019, je suis diplômé et, fort de ces expériences, je choisis d'aller à Paris pour son patrimoine et pour découvrir la capitale. Je trouve du travail rapidement et j'y reste cinq ans, mais je souhaite revenir dans le Sud, près des miens, et retrouver cette vie si agréable. Aujourd'hui, j'ai acheté un appartement sur Antibes et je souhaite y rester. C'est ici, à Antibes, que je voulais vraiment vivre. Ces expériences et ces choix m'ont construit au fur et à mesure, mais c'est ici que je me sens à ma place. »

Son retour à Antibes n'est pas seulement un choix résidentiel : c'est une manière de réinscrire son histoire personnelle dans celle de sa famille, en revenant sur le territoire qu'ils avaient adopté plusieurs décennies auparavant.

Chez Anonyme 8, l'attachement à Toulouse est d'abord un ancrage familial solide, où la proximité avec ses proches est indissociable du sentiment de chez soi. Les liens avec la ville se sont construits à travers les années, entre vie personnelle, études et relations amicales, mais trouvent leur fondement dans cette continuité familiale qui relie les générations à un même territoire.

« Je suis attachée à ma ville, Toulouse, car j'y suis née et j'y ai grandi. Pratiquement toute ma famille y réside et c'est important pour moi d'être proche de ma famille. De plus, j'y ai fait une grande partie de mes études et mes amis sont aussi toulousains

pour la majorité. J'y ai mes habitudes, je vois la ville évoluer. Il y fait bon vivre, et on est à la fois proche de la mer, de l'océan et de la montagne. En fait, j'aime beaucoup la région Midi-Pyrénées, voire l'Occitanie ! »

Ici, la transmission familiale se manifeste dans le maintien volontaire d'une vie proche de ses racines, et dans la volonté de préserver ce cadre comme un socle commun à partager avec les siens.

Pour Anonyme 8, l'attachement au territoire se lit dans la permanence des formes et des matières familières. Les maisons en brique du Nord, qu'il connaît depuis toujours, incarnent une mémoire visuelle transmise de génération en génération, et deviennent un symbole de stabilité.

« J'y ai vécu de 0 à 3 ans, puis de 5 à 6 ans et enfin depuis l'âge de 10 ans. J'ai maintenant 59 ans. J'aime les maisons en brique du Nord dans lesquelles j'ai toujours habité, en particulier celles qualifiées de type "1930". Les autres logements me paraissent sans âme. J'aime voir les enfilades de maisons en brique, me balader dans les grandes artères lilloises, regarder les façades en brique des maisons de maître. J'imagine la vie qui se déroule à l'intérieur. »

Ces façades, observées depuis l'enfance, ne sont pas seulement un décor : elles portent l'histoire de la région et nourrissent une mémoire commune, inscrite dans le paysage et transmise par la familiarité des formes.

Pour Anonyme 15, l'installation dans la région bordelaise s'est d'abord faite par choix pratique et de qualité de vie, mais c'est la fondation d'une famille qui a transformé ce lieu en territoire d'appartenance. L'achat d'un logement est venu sceller ce lien et inscrire son histoire personnelle dans la durée.

« Mon territoire est la région bordelaise, j'y habite depuis huit ans. J'ai suivi ma compagne suite à une mutation professionnelle, n'étant pas attaché à ma région natale (le Poitou), notamment par le manque de travail. Je suis attaché à la région bordelaise, car je suis proche de l'océan, pas trop loin de la montagne et surtout elle m'offre des possibilités de voyager plus facilement grâce à l'aéroport. Je suis également attaché à ce territoire, car j'y ai construit une famille, notamment grâce à la

naissance de mon fils en 2021. Pour concrétiser cet attachement, nous avons acheté à Bordeaux l'année dernière et je compte bien y vivre le plus longtemps possible. Maintenant, je suis bordelais, c'est mon identité. »

Ici, la transmission familiale passe par l'idée de donner à son enfant un cadre stable, inscrit dans un territoire choisi, et de faire en sorte que ce lieu devienne à son tour porteur de souvenirs et de repères pour la génération suivante.

Pour Anonyme 5, la transmission familiale s'étend à un lieu de vacances partagé depuis quarante ans :

« C'est à mon tour de créer ces mêmes bons moments avec mes enfants ados... ils y vont depuis qu'ils sont nés et ne s'en lassent pas. »

Ce rituel participe à la constitution d'une mémoire commune entre générations.

Anonyme 14 évoque également la continuité familiale comme ciment de l'attachement :

« L'achat de notre première maison, des amis de plus en plus fidèles et, enfin, la naissance de notre premier enfant... Je dirais que mon identité est aujourd'hui à Annecy, entre lac et montagnes ! »

Enfin, pour Anonyme 3, il s'agit de reproduire pour ses enfants le cadre qui l'a elle-même façonnée :

« Devenir habitante de Luzinay était pour moi un objectif... qui offrirait également une stabilité à mon enfant et finalement aussi je l'espère le même attachement que celui que j'ai pour cette ville. »

On voit comment la transmission familiale ne se limite pas aux récits : elle se vit par les lieux fréquentés ensemble, les traditions réitérées, les paysages familiers et les symboles matériels, tous porteurs d'une mémoire collective qui renforce l'identité individuelle.

Ces récits trouvent un écho dans plusieurs travaux de recherche qui éclairent les mécanismes de l'attachement transmis entre générations. Une étude intergénérationnelle menée en France¹ auprès de

familles sur trois générations montre que la proximité émotionnelle et les valeurs liées à la solidarité se transmettent de manière privilégiée entre parents et enfants, tandis que les grands-parents influencent davantage les valeurs collectives, comme l'ancrage territorial ou le sens de l'histoire familiale. Ce qui circule ainsi n'est pas seulement un lieu ou une maison, mais un ensemble de repères affectifs et de modèles relationnels qui façonnent la manière dont chacun s'approprie un territoire.

Les géographes soulignent aussi que cet attachement, lorsqu'il est partagé et transmis, peut devenir moteur d'engagement collectif. Préserver un paysage familial, défendre l'identité d'un quartier ou maintenir une tradition locale relèvent d'une même dynamique : transformer un lien intime en cause commune. Les témoignages de ce corpus illustrent bien cette tension entre mémoire personnelle et mémoire collective, où l'expérience vécue nourrit un récit commun et renforce la cohésion d'un groupe autour de son territoire.

D'un point de vue psychologique, la théorie de l'attachement rappelle que les liens affectifs établis dans l'enfance tendent à se reproduire à l'âge adulte, parfois même à travers plusieurs générations. Appliquée à la question territoriale, cette perspective suggère que l'attachement à un lieu ou à un paysage ne repose pas uniquement sur la fréquentation ou l'usage, mais aussi sur une prédisposition affective héritée, façonnée par les histoires et les émotions partagées au sein de la famille.

Enfin, la sociologue Anne Muxel² montre que la mémoire familiale n'est jamais un simple héritage figé. Elle se recompose et se négocie à chaque génération, à travers des objets, des récits, des rituels et des choix de vie. Les maisons de briques évoquées par Anonyme 8, le littoral vendéen d'Anonyme 20 ou les vacances immuables d'Anonyme 5 ne sont pas seulement des décors : ils constituent des supports de mémoire active, des points de repère où se tisse la continuité entre passé et présent.

1. Claudine Attias-Donfut, *Sociologie des générations : l'empreinte du temps*, Paris, Presses universitaires de France, 1988.

2. Anne Muxel, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan, 1996.

Équilibre entre racines et mobilité

Il existe des territoires que l'on conserve en soi comme un socle, un repère intime, même lorsqu'on s'en éloigne. Ils sont faits de souvenirs, de paysages familiers, de lumières propres à certaines saisons, de détails qui semblent anodins, mais qui, une fois loin, deviennent essentiels. Pourtant, pour beaucoup, cet attachement profond ne se vit pas comme un enfermement. Partir, changer de décor, vivre ailleurs n'efface pas les racines, la mémoire, les imaginaires : au contraire, chaque départ les met à l'épreuve et chaque retour en révèle la force. Ce va-et-vient entre mobilité et enracinement permet de porter un regard neuf sur son lieu d'attache, de l'aimer autrement, parfois même de le redécouvrir comme si c'était la première fois.

Ainsi, Anonyme 25 raconte :

« Originaire du Morbihan, j'y ai toujours vécu, mais j'ai aussi beaucoup voyagé. J'aime revenir ici, retrouver ma maison, mon jardin, mes voisins. Mais je ne pense pas que je pourrais rester au même endroit toute ma vie. J'ai besoin de cet équilibre entre un "chez moi" et la mobilité, la découverte d'autres lieux. »

L'ancrage est ici indissociable de la liberté de mouvement, comme si l'un nourrissait l'autre.

Le parcours d'Anonyme 22 illustre également cette oscillation :

« Après plusieurs années à l'étranger puis dans différentes villes françaises, revenir à Nice devait être juste une transition, le temps de trouver un nouveau projet ailleurs. Finalement, la douceur de vivre ici, la proximité de la mer et mes nages "méditatives" quotidiennes ont changé la donne. Je me suis surprise à m'attacher plus que je ne le pensais et à envisager de rester. »

L'expérience de l'ailleurs a transformé ce qui n'était qu'une étape en véritable choix de vie.

Pour Anonyme 14, la mobilité n'a pas effacé les lieux précédents :

« J'ai passé vingt ans à Lyon, j'y ai mes amis de longue date, mes souvenirs. Mais depuis que nous avons acheté notre maison à Annecy, entourée du lac et des montagnes, je sens que mon identité est aussi ici. C'est un nouvel équilibre, entre les racines et un environnement qui correspond à nos envies d'aujourd'hui. »

Dans le cas d'Anonyme 24, la région d'origine conserve une place centrale, même après avoir connu d'autres horizons :

« L'Occitanie, c'est mon ancrage. Je connais ses marchés, ses accents, ses paysages. Mais j'ai aussi eu l'occasion de vivre ailleurs, et cela m'a donné envie de la faire découvrir encore plus, de la partager avec ceux qui ne la connaissent pas. »

Anonyme 11 décrit aussi une identité partagée entre deux territoires :

« La Bretagne restera toujours ma terre natale. Mais l'Ariège est devenue ma terre d'adoption. Je me sens ariégeois, parce que j'y vis, que j'y ai mes amis et mon travail. Mais intérieurement, je me sens toujours breton. »

Ici, la mobilité a non seulement créé un nouveau point d'ancrage, mais a aussi renforcé le lien avec celui d'origine.

Ces récits révèlent que l'attachement territorial ne s'oppose pas à la découverte d'ailleurs. La mobilité devient un moyen de mieux comprendre ce qui nous relie à un lieu, d'enrichir notre mémoire affective et de faire coexister plusieurs appartenances dans un même parcours de vie.

Mais cette coexistence est-elle si répandue ? La mobilité affaiblit-elle les racines ou, au contraire, les renforce-t-elle ? Une enquête menée par l'Insee sur les trajectoires résidentielles des Français apporte un élément de réponse¹ : parmi les personnes ayant vécu dans plusieurs régions au cours de leur vie, 62 % déclarent que leur attachement à leur territoire d'origine est resté aussi fort, et 21 % disent même

1. Laurent Davezies et Magali Talandier, « Les mobilités résidentielles des Français : tendances et déterminants », Insee Première, n°1659, 2017.

qu'il s'est renforcé après avoir vécu ailleurs. Ces chiffres confirment ce que laissent entendre les témoignages : partir n'efface pas les racines, et l'expérience de l'ailleurs peut, paradoxalement, en raviver la valeur.

Pour beaucoup, l'attachement n'est pas exclusif : il se déploie sur plusieurs territoires, chacun porteur d'une part de soi. Les chercheurs en géographie sociale parlent parfois de « multi-localité », une manière d'appartenir à plusieurs lieux en même temps, chacun jouant un rôle distinct dans la vie quo-

tidienne ou dans la mémoire personnelle. Les travaux de Benno Werlen, dans son ouvrage *Society, Action and Space*¹, ont montré que les individus construisent leur identité à travers plusieurs ancrages spatiaux simultanés, en fonction de leurs parcours de vie et de leurs mobilités. Loin de créer un sentiment de dispersion, cette pluralité d'appartenances est vécue comme une richesse : elle permet de tisser des ponts entre différents environnements et de composer une identité élargie, nourrie par plusieurs ancrages à la fois.

1. Benno Werlen, *Society, Action and Space. An alternative human geography*, Londres, Routledge, 1992.

Le territoire par contraste : oppositions, préférences et préjugés

Identité construite « contre » d'autres territoires

Pour certains participants, l'attachement à un territoire s'exprime autant par ce qu'il offre que par ce qu'il n'est pas. Les comparaisons avec d'autres régions ou villes – vécues ou seulement traversées – deviennent un moyen de mesurer ce qui compte vraiment et de définir, presque par opposition, son propre chez-soi.

Anonyme 16 raconte un aller-retour marquant :

« J'ai habité à Paris pour mes études et ce fut très enrichissant, ça m'a ouvert l'esprit et donné de nombreuses opportunités. Mais je n'ai jamais réussi à m'habituer à la foule constante, au rythme effréné et à l'anonymat. On finit par ne plus croiser les mêmes visages, tout devient impersonnel. Aujourd'hui, revenir dans ma région, c'est retrouver un cadre où les relations humaines sont plus simples, où les gens se connaissent, où je peux marcher dans la rue sans stress et respirer l'air marin. »

Anonyme 17 souligne combien le climat influence le bien-être :

« J'ai vécu plusieurs années dans le Nord. J'y ai rencontré des gens formidables, chaleureux et accueillants. Mais le temps gris, l'humidité permanente, le froid... ça jouait sur mon moral. Retrouver le soleil du Sud, l'odeur des pins, la lumière intense de l'été, c'est comme retrouver une énergie qui me correspond et qui me manquait là-bas. »

Selon Anonyme 7, c'est le rapport à l'espace qui marque la différence :

« Je suis attaché à ma ville parce qu'ici, on a la mer à portée de main, une ouverture sur l'horizon. Quand je vais dans l'Est ou dans des zones mon-

tagneuses, je me sens enfermé, comme si le ciel était plus bas. J'ai besoin de cet espace dégagé, de voir loin, de sentir que rien ne me bloque la vue. »

Pour Anonyme 13, il ne s'agit pas seulement de paysages, mais d'un ressenti presque physique :

« Je ne pourrais pas vivre à Paris. Rien que d'y penser, j'aurais l'impression d'être enfermée, oppressée, de courir sans arrêt. Ici, on a l'espace, le temps, et les gens sont plus chaleureux. On se dit bonjour dans la rue, on prend le temps de discuter. »

Anonyme 5 a aussi connu un changement de région qui a confirmé ses préférences :

« J'ai passé trois ans à Lyon pour le travail. C'est une belle ville, très vivante, avec plein de choses à faire. Mais au bout d'un moment, la circulation, le bruit, le béton, ça m'a pesé. Retrouver ma petite ville et ses collines vertes, c'est comme respirer à nouveau. »

Pour Anonyme 11, même en ayant deux ancrages forts, le contraste avec d'autres environnements reste net :

« La Bretagne restera toujours ma terre natale, avec son air iodé et ses côtes sauvages. Mais l'Ariège est devenue ma terre d'adoption, avec ses montagnes et sa tranquillité. Quand je vais dans des grandes métropoles, je sens que ce n'est pas pour moi. Trop de monde, trop de bruit, pas assez d'air. »

Dans ces récits, le sentiment d'appartenance se construit aussi sur le rejet de ce qui ne correspond pas à soi. Ce n'est pas seulement aimer son territoire : c'est l'aimer davantage après avoir expérimenté, ailleurs, ce qui ne lui ressemble pas. Les préférences se forment au fil des comparaisons, et les préjugés – qu'ils soient fondés ou non – viennent parfois renforcer ce lien en creux.

Ce phénomène est-il courant ? Des travaux en psychologie environnementale et en géographie sociale montrent qu'il l'est. Selon l'Observatoire des territoires¹, plus de la moitié des Français ayant connu une mobilité interrégionale déclarent que cette expérience a renforcé leur attachement au lieu qu'ils considèrent comme leur chez-soi. La théorie de l'attachement au lieu explique que la familiarité, les repères sociaux et la mémoire affective pèsent souvent plus lourd que les attraits objectifs d'un nouvel environnement. En ce sens, l'identité territoriale peut se forger autant par comparaison que par expérience directe, transformant le retour au territoire d'origine en un acte de réaffirmation identitaire.

Effets des expériences négatives et positives sur la perception d'un lieu

La manière dont on perçoit un territoire évolue constamment, au gré des expériences qui s'y déroulent. Un événement heureux peut sceller un attachement déjà présent, tandis qu'une expérience difficile peut fissurer ce lien ou modifier radicalement la manière dont on regarde un lieu. Ces impressions ne sont pas seulement liées à l'espace physique : elles sont imprégnées des émotions, des rencontres, des odeurs, des sons et des moments vécus sur place.

Pour Anonyme 15, un événement familial a transformé une ville en point d'ancrage définitif :

« Je suis également attaché à ce territoire, car j'y ai construit une famille, notamment grâce à la naissance de mon fils en 2021. Avant cela, Bordeaux était pour moi un lieu agréable où travailler et vivre au quotidien, avec ses quais, ses marchés et ses restaurants. Mais à partir du moment où mon fils est né ici, c'est devenu beaucoup plus que ça. J'ai senti que notre histoire familiale s'inscrivait dans cette ville, que chaque rue, chaque endroit

pouvait potentiellement faire partie de ses souvenirs à lui plus tard. »

Pour Anonyme 5, c'est une tradition de vacances qui nourrit un lien indéfectible :

« C'est à mon tour de créer ces mêmes bons moments avec mes enfants ados... ils y vont depuis qu'ils sont nés et ne s'en lassent pas. Moi-même, j'y allais avec mes parents depuis toute petite, et j'ai encore en mémoire les odeurs du marché, les promenades sur la plage, les repas pris tous ensemble après une journée de baignade. Quand je les vois revivre ces instants, je me dis que ce lieu est un fil invisible qui relie plusieurs générations. »

Anonyme 14 rattache aussi son identité territoriale à un enchaînement d'expériences heureuses et structurantes :

« L'achat de notre première maison, des amis de plus en plus fidèles et, enfin, la naissance de notre premier enfant... Chacun de ces moments est lié à ce territoire. Annecy, avec son lac et ses montagnes, est devenue l'endroit où je me projette sur le long terme. Je sens que c'est ici que je veux voir mes enfants grandir, que je veux continuer à tisser des liens et à créer des souvenirs. »

Les expériences négatives, à l'inverse, peuvent laisser une trace qui altère la perception d'un lieu. Anonyme 16 parle de son expérience parisienne avec un mélange d'admiration et de lassitude :

« C'était très enrichissant, j'ai appris énormément de choses, j'ai pu profiter de la vie culturelle et rencontrer des personnes passionnantes. Mais le rythme effréné, l'anonymat, la foule..., au bout d'un moment, tout cela a fini par m'user. J'avais l'impression d'être toujours pressée, de courir après le temps, de ne jamais vraiment respirer. Je n'ai jamais réussi à m'y sentir chez moi, et ce sentiment est resté malgré toutes les qualités de la ville. »

Ces récits montrent que l'attachement ou le détachement vis-à-vis d'un territoire est intimement lié à la nature des souvenirs qu'il porte. Un lieu peut devenir un ancrage définitif par la force d'un événement

1. Rapport 2023. *Les mobilités résidentielles et les liens aux territoires en France*, Agence nationale de la cohésion des territoires (ANCT) – Observatoire des territoires, 2023.

heureux ou d'une succession de moments positifs, mais il peut aussi rester à distance dans la mémoire en raison d'une expérience qui, même isolée, aura suffi à en altérer durablement l'image.

Cette dimension émotionnelle de l'attachement territorial est confirmée par plusieurs recherches en psychologie environnementale : la mémoire des lieux ne se compose pas seulement d'images, mais aussi de sensations et d'émotions associées, qui peuvent durablement influencer notre rapport à un territoire. Une enquête¹ menée par l'université de Plymouth en 2022 montre que 68 % des personnes interrogées associent leur « lieu de cœur » à un événement marquant précis – naissance, rencontre, célébration familiale – et que ces souvenirs jouent un rôle décisif dans le choix de rester ou de revenir vivre dans ce lieu. Inversement, un épisode négatif, même unique, peut suffire à créer une distance affective durable, parfois irréversible. Ainsi, la relation que l'on entretient avec un territoire n'est jamais figée : elle se tisse, se renforce ou s'effrite au gré des expériences qui l'habitent.

Rôle des interactions sociales dans l'image d'un territoire

L'image que l'on se fait d'un territoire se façonne souvent dans le regard des autres et dans la qualité des liens qui s'y tissent. Les paysages, l'histoire et les infrastructures comptent, mais ce sont les rencontres, l'accueil reçu, la chaleur – ou au contraire la froideur – des habitants qui donnent à un lieu sa tonalité affective. Un espace peut sembler splendide sur le papier, mais sans échanges positifs, il peine à devenir un véritable chez-soi. À l'inverse, même un environnement modeste ou contraignant peut se transformer en lieu d'attachement si l'on y a construit un réseau de relations durables.

Pour Anonyme 13, la convivialité quotidienne est un élément central de son attachement :

« Ici, on a l'espace, le temps, et surtout les gens sont plus chaleureux. On se dit bonjour dans la rue, on prend le temps de discuter. Je sais que si je pars quelques jours, mes voisins vont garder un œil sur ma maison, et que si j'ai un souci, je peux frapper à leur porte sans hésitation. Même dans les commerces, on me connaît par mon prénom, on me demande des nouvelles de ma famille. Ce sont de petites choses, mais elles font que je me sens vraiment intégrée et que j'ai l'impression de faire partie d'une communauté. »

Anonyme 17 garde un souvenir fort des relations qu'elle a nouées dans une région qui ne lui convenait pas pourtant sur d'autres plans :

« Dans le Nord, j'ai rencontré des gens formidables, très ouverts et accueillants. C'est ce qui a rendu mon séjour là-bas agréable, même si le climat ne me convenait pas. Il y avait une vraie vie de quartier : les repas pris dehors l'été, les fêtes locales où tout le monde participait, les gestes spontanés d'entraide quand quelqu'un avait un problème. Je me souviens d'une fois où ma voiture est tombée en panne : en dix minutes, trois voisins étaient déjà là pour m'aider, sans que j'aie besoin de demander. »

Chez Anonyme 14, ce sont des amitiés construites sur plusieurs années qui façonnent le lien à son territoire :

« Quand je repense aux dernières années, je vois surtout les visages des amis que je me suis fait ici. Des amis de plus en plus fidèles, des voisins qui sont devenus presque de la famille, avec qui on partage les repas, les vacances parfois. On se rend des services, on s'invite sans se prévenir. Ce tissu relationnel donne une dimension complètement différente à Annecy. Je crois que même si je devais déménager, ces liens-là feraient que je continuerais à me sentir d'ici. »

Pour Anonyme 15, la dimension sociale et familiale est indissociable :

« Ce qui compte, ce n'est pas seulement la beauté des lieux, c'est aussi les relations qu'on entretient.

1. Maria Lewicka, « Place Attachment: How Far Have We Come in the Last 40 Years? », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 31, n°3, 2011, pp. 207-230.

Ici, j'ai construit une famille, élargi mon cercle d'amis, et créé des habitudes avec les commerçants du quartier. Quand on rentre d'un voyage et qu'on est accueilli par un sourire familial, ça change tout. On ne se sent pas seulement résident, on se sent appartenir à un groupe. »

Anonyme 20 souligne combien ces interactions contribuent à faire vivre la mémoire collective :

« Ici, tout le monde se connaît ou presque. Mes parents, mes grands-parents, tout le monde a ses repères. Quand on se croise au marché ou lors d'événements locaux, ce ne sont pas juste des échanges polis, ce sont des morceaux d'histoires qui se transmettent. On parle des récoltes passées, de la dernière tempête, des enfants qui grandissent... Ça crée une continuité qui dépasse ma propre vie et qui fait que je me sens faire partie de quelque chose de plus grand. »

La qualité des relations humaines ne se contente pas de colorer la perception d'un lieu : elle peut en être le cœur battant. Là où les interactions sont fluides, bienveillantes et régulières, un territoire devient plus qu'un espace géographique – il se transforme en réseau vivant, tissé de liens qui donnent envie d'y rester, de s'y investir et de le défendre.

Cette dimension sociale est largement documentée par les sciences sociales : l'attachement territorial repose autant sur le « capital relationnel » que sur les caractéristiques physiques d'un lieu. Des travaux menés par l'Insee¹ montrent que les gens disposant de réseaux de sociabilité denses et locaux sont près de deux fois plus enclins à se déclarer « très attachés » à leur commune que ceux dont les liens sociaux sont limités. Cette corrélation se retrouve dans différentes enquêtes européennes, où la stabilité des relations amicales et de voisinage est perçue comme un facteur déterminant du sentiment d'appartenance. Autrement dit, un territoire ne devient pleinement « chez soi » que lorsqu'il est peuplé de visages familiers et d'histoires partagées, capables de lui donner une épaisseur humaine qui dépasse la simple géographie.

Après le Covid-19 : un *revival* des territoires ?

La pandémie a profondément marqué la manière dont les habitants se situent par rapport à leurs territoires. Confinement, télétravail, restrictions de mobilité ont non seulement limité les déplacements, mais aussi obligé chacun à réévaluer ce que signifiait « être de quelque part ». Le Covid-19 n'a pas inventé l'attachement local, mais il l'a rendu plus visible, en donnant au territoire une valeur nouvelle : refuge, repère, espace de ressourcement ou au contraire d'étouffement.

Pour certains, la crise a été l'occasion d'un véritable retour aux sources. Anonyme 19 en témoigne avec force : après deux ans passés à Paris, elle a choisi de revenir à Lille au moment de la pandémie de Covid-19. Elle explique combien ce retour a transformé son rapport à sa ville :

« Ça m'a fait prendre conscience d'à quel point je suis attachée à Lille et à quel point je ne veux plus la quitter. »

Ce qu'elle avait vécu jusque-là comme une ville de passage est devenu, dans l'épreuve, son ancrage principal, au point de dire qu'elle n' imagine plus repartir.

Anonyme 16 raconte son retour à Nice en 2020, dans un moment de fragilité personnelle :

« Après un burn-out, le Covid-19 m'a ramené chez moi. Retrouver la mer tous les jours, c'était comme respirer à nouveau. »

Ici, le territoire est décrit non pas comme un cadre administratif, mais comme un espace de soin intime, lié à des gestes répétés et à des sensations physiques.

La pandémie de Covid-19 a aussi réorienté des choix de vie. Anonyme 4 raconte ainsi son départ de Toulouse pour le Pays basque. Bien que cette décision ait été amorcée avant la pandémie, celle-ci a confirmé la justesse du choix :

1. Julie Argouarc'h, Marie-Cécile Cazenave-Lacrouts, « Les niveaux de vie en 2015 », Insee Première, n° 1665, 2017.

« Les grandes villes comme Toulouse, Paris ou autres m'épuisent. Le Pays basque, ou ma région natale (le Lot), ou le Médoc (maison familiale) me ressourcent. »

Ce récit illustre une tendance plus large : la volonté de quitter des espaces urbains jugés bruyants, insécurisants, épuisants, pour des territoires plus apaisants, où la nature et la convivialité deviennent des ressources essentielles.

Ces déplacements ne relèvent pas seulement d'un rejet. Ils s'accompagnent souvent d'une redécouverte de l'attachement sensoriel et affectif aux lieux. Comme l'exprime Anonyme 6 :

« Pendant le confinement, j'ai pris conscience de l'importance de détails qui semblaient secondaires : le chant des oiseaux le matin, la possibilité d'aller marcher à quelques minutes de chez moi, les voisins qu'on croise plus souvent. Tout ça m'a fait aimer encore plus mon quartier. »

Dans d'autres cas, la pandémie a révélé le contraste entre territoires subis et territoires choisis. L'une des participantes, Anonyme 8, se souvient ainsi avoir dû travailler deux ans dans le Limousin, loin de ses attaches, et décrit un sentiment de solitude et d'ennui : « J'ai eu l'impression d'être enfermée, loin de tout ce qui comptait pour moi. » Elle oppose cette expérience à celle qu'elle vit désormais, dans un environnement urbain où « il y a toujours quelque chose à faire », et souligne combien la crise sanitaire l'a convaincue de ne plus accepter de vivre dans un endroit où elle ne se sent pas bien.

Enfin, la pandémie de Covid-19 a montré que le territoire n'est pas seulement une affaire individuelle,

mais aussi collective. Plusieurs témoignages insistent sur la manière dont les habitants se sont redécouverts solidaires, parfois à travers de petits gestes :

« Pendant le confinement, on s'est mis à discuter davantage entre voisins, à s'entraider. Je connaissais à peine les gens de ma rue avant, et aujourd'hui on se rend service régulièrement. »

Anonyme 19, qui vit à Calais, souligne par ailleurs que la pandémie l'a amenée à voir différemment son propre territoire : un espace où elle se sent bien, mais aussi un lieu où des migrants survivent dans des conditions indignes.

« Ce que je considère comme mon territoire où je me sens bien et accueillie, ce n'est pas juste là où je vis, mais aussi un endroit où des personnes souffrent en espérant une vie meilleure. »

La crise a donc accentué cette conscience des contrastes entre sécurité personnelle et fragilité des autres.

Pris dans leur ensemble, ces récits de vies révèlent que la pandémie a contribué à déplacer la focale : le territoire ne se vit plus seulement comme un décor ou un cadre de vie, mais comme un lien subjectif, incarné dans des choix et dans des expériences sensibles. Après la pandémie de Covid-19, parler de son territoire revient souvent à dire « mon territoire » : celui que l'on a retrouvé, choisi, revendiqué, ou au contraire rejeté. Un territoire qui peut être une ville, une commune, un « petit pays » ou une région, mais qui est d'abord un espace intime, porteur de mémoire et de sensations.

Choisir ou subir son territoire : entre ancrage, ouverture et méfiance

Accueil des nouveaux arrivants : conditions et freins

L'accueil des nouveaux arrivants ne se résume pas à un simple « oui » ou « non » à leur installation. C'est un processus souvent complexe, influencé par l'histoire du territoire, ses traditions, ses ressources économiques, mais aussi par la perception qu'ont les habitants de ce que l'arrivée de nouveaux venus peut changer dans leur quotidien.

Dans certains endroits, l'intégration se fait avec une grande fluidité, presque naturellement, à condition que les nouveaux venus fassent l'effort de comprendre et de respecter ce qui fait la vie locale. En Vendée, Anonyme 20 raconte :

« J'ai plutôt été témoin d'installations réussies, car ces nouveaux arrivants sont pour certains devenus mes amis. Ils ont adopté les coutumes locales avec enthousiasme. Pour être du coin, je pense qu'il faut réussir à nouer des amitiés avec les locaux, et suivre (au moins un peu) les us et coutumes du coin. En Vendée, on mange de la moquette et de la brioche et à l'apéro, on va boire de la trouspinette chez les amis. Et on accepte le "quart d'heure vendéen" [quart d'heure de retard toléré]. »

Ici, le lien social se tisse dans les détails du quotidien, dans le partage d'habitudes culinaires ou dans une conception souple du temps.

Mais ailleurs, l'accueil se heurte à des murs invisibles, faits d'histoire, de mémoire et de protection de l'identité locale. Anonyme 13, installée en Corse, constate :

« Habitant aujourd'hui en Corse, je vois plusieurs vouloir s'implanter et ne pas toujours y arriver... Il y a beaucoup de raisons politiques et sociales, qui

appartiennent aux Corses et à leur histoire, qui rejettent l'implantation d'étrangers sur leur territoire. »

Cette protection du territoire peut aller jusqu'à un rejet systématique, indépendamment des qualités ou des efforts d'intégration des nouveaux venus.

Dans certaines zones rurales, cette prudence se traduit par une mise à l'épreuve des arrivants. Comme l'explique Anonyme 6 à propos de la Vendée :

« Le tissu économique est très puissant et prospère car les Vendéens ont l'habitude de travailler entre eux. Les entreprises ont leur réseau entre elles. Elles s'entraident et privilégient un contrat local à un partenaire qui serait hors du département. [...] Difficile pour un "étranger" de venir s'y implanter. Il faut faire ses preuves. Donner avant de recevoir. S'investir dans le milieu, parfois associatif, pour montrer son intérêt et ce que l'on peut y apporter... Une fois "adopté", on fait partie de la famille. »

La méfiance peut aussi venir de la crainte que l'afflux de nouveaux habitants ne transforme trop vite le territoire. Anonyme 25, vivant dans la Nièvre, a vu cette tension s'exprimer pendant la pandémie :

« Pendant la période de Covid-19 et de confinement, de nombreux citadins ont souhaité venir s'installer à la campagne et revenir à des valeurs plus authentiques, mais ça a été assez mal perçu ici, les "locaux" avaient l'impression d'être dépouillés de leurs terres et d'être envahis. Donc je pense que l'intégration n'est pas toujours facile et que la confiance est longue à gagner. »

À cette méfiance s'ajoutent parfois des réalités plus pragmatiques : le coût de la vie, l'accès au logement ou aux services essentiels peuvent constituer des barrières importantes. Dans les Alpes, Anonyme 14 décrit ainsi la situation :

« Les Haut-Savoyards sont très chauvins. Ce n'est pas toujours évident de s'intégrer quand on arrive d'une nouvelle région. Néanmoins, avec la frontière suisse et les opportunités professionnelles, il y a de nombreuses personnes qui vivent sur Annecy qui ne sont pas de la région. C'est une ville très sportive, alors on sent quand même de l'entraide. [...] Malheureusement, pour les personnes ne travaillant pas en Suisse, il est très difficile de vivre correctement à Annecy. Certaines personnes sont donc obligées de s'éloigner du centre. »

Pour d'autres territoires, l'accueil dépend largement de la capacité à créer du lien par le travail, l'associatif ou la culture. Anonyme 8, à Toulouse, raconte :

« Certaines personnes de mon entourage sont arrivées à Toulouse pour le travail. Certaines aiment beaucoup car c'est une ville animée, le climat est plutôt agréable. D'autres préfèrent leur territoire d'origine, souvent des personnes qui viennent d'endroits plus calmes. »

À Nantes, Anonyme 9 décrit un modèle où l'histoire de la ville joue un rôle clé :

« J'ai le sentiment qu'il est assez facile de s'installer à Nantes, avec une histoire portuaire ouverte sur l'océan, de commerçants, la ville a toujours eu des apports extérieurs et connu des mélanges de population. Sur le sentiment d'appartenance, il y a une identité nantaise, mais elle est multiculturelle : urbaine, bretonne, ouvrière, bourgeoise, avec un mélange plus ou moins accompli entre "natifs" et nouveaux venus des départements voisins ou de beaucoup plus loin. Après, ce qui fait l'intégration, c'est avant tout le travail dans un premier temps, puis l'investissement dans le milieu associatif. »

Ces récits montrent que l'accueil des nouveaux arrivants n'est jamais automatique. Il demande souvent un effort réciproque : la volonté des habitants d'ouvrir leur cercle et celle des nouveaux venus d'apprendre, de s'adapter, de participer. Là où cet échange fonctionne, l'intégration devient possible et le territoire cesse d'être subi pour devenir un choix. Là où il échoue, la frontière invisible entre « d'ici » et « d'ailleurs » continue de tracer ses lignes.

Ce rapport à l'accueil est aussi influencé par la taille du territoire et par son ouverture historique. Les grandes villes, habituées à un flux constant de populations, développent souvent des mécanismes d'intégration plus rapides, mais peuvent aussi créer un sentiment d'anonymat. À l'inverse, les petites communes ou certaines régions insulaires, où les réseaux locaux se transmettent depuis plusieurs générations, fonctionnent sur une logique de confiance lente à construire. Comme le raconte Anonyme 6 à propos de la Vendée :

« Les entreprises ont leur réseau entre elles, elles s'entraident et privilégient un contrat local à un partenaire qui serait hors du département. Difficile pour un "étranger" de venir s'y implanter. Il faut faire ses preuves, donner avant de recevoir, s'investir dans le milieu associatif pour montrer son intérêt... Une fois "adopté", on fait partie de la famille. »

Une étude de l'Ined¹ menée dans les communes rurales de moins de 5 000 habitants montre que 42 % des personnes installées depuis moins de cinq ans disent éprouver des difficultés à tisser des liens profonds avec les habitants, contre seulement 18 % dans les grandes villes. Ce différentiel ne traduit pas forcément une hostilité, mais plutôt le temps nécessaire pour passer du statut d'« invité » à celui de membre reconnu de la communauté. Cette prudence s'exprime aussi dans le témoignage d'Anonyme 25, vivant dans la Nièvre, qui se souvient :

« Pour beaucoup c'étaient des Parisiens qui arrivaient ou des gens de la région parisienne, ils ont souvent leurs modes de vie, leurs habitudes qui sont différentes des nôtres, et puis on n'a pas la même histoire et souvent pas les mêmes valeurs, on ne se sent pas à égalité, et parfois certains aimeraient que nos modes de vie ici soient comme ils l'imaginent... Il faut du temps pour accorder tout cela. »

Pourtant, ces mêmes réseaux locaux, parfois perçus comme fermés, peuvent aussi devenir de puissants leviers d'inclusion lorsque la communauté choisit de s'ouvrir. Comme le décrit Anonyme 20 en Vendée :

1. Catherine Bonvalet et Jim Ogg, *Les territoires de la mobilité : mobilités géographiques et ancrage résidentiel*, Paris, Ined, 2011.

« J'ai vu des installations réussies, car les nouveaux arrivants sont devenus mes amis. Ils ont adopté les coutumes locales avec enthousiasme. »

Une étude de l'Institut français des relations internationales (Ifri)¹ consacrée à l'accueil de réfugiés dans plusieurs petites communes françaises montre que ces territoires, loin des logiques d'exclusion, savent parfois mobiliser leurs ressources collectives avec enthousiasme : entraide, confiance et accès facilité à l'emploi grâce à la proximité des réseaux sociaux locaux. L'intégration repose alors sur un équilibre délicat entre la réciprocité sociale et la structure de la communauté d'accueil, un équilibre qui, lorsqu'il fonctionne, transforme un territoire inconnu en véritable lieu d'appartenance.

Savoir-être et savoir-faire comme leviers d'acceptation

S'installer quelque part – que l'on parle d'une personne ou d'une entreprise – ne suffit pas à être reconnu comme « du coin ». Ce qui transforme une simple présence en véritable appartenance, ce n'est pas seulement le temps passé sur place, mais la combinaison subtile de deux dimensions : le savoir-faire, c'est-à-dire la compétence et la qualité du travail, et le savoir-être, c'est-à-dire la manière de se comporter, de comprendre et de respecter les codes locaux. L'un rassure, l'autre ouvre les portes. Ensemble, ils peuvent accélérer le passage du statut de nouveau venu à celui d'acteur intégré dans la vie collective.

Pour Anonyme 18, l'expérience est claire : la sympathie seule ne suffit pas à installer la confiance.

« Dans les exemples que j'ai vus, c'est plus le savoir-faire qui a fait la différence. Le savoir-être joue un rôle important au départ, mais si derrière le travail est mauvais, la bonne impression s'effondre vite. À l'inverse, un professionnel qui livre un travail impeccable et qui s'adapte aux attentes des habitants sera vite adopté. »

Il raconte l'histoire d'un maraîcher arrivé récemment, inconnu de tous il y a encore quelques mois, et qui, en trois visites au marché, a créé un lien avec ses clients :

« On se tutoie, on échange des recettes, on prend le temps de discuter. On ne parle plus à un vendeur, mais à quelqu'un qui fait désormais partie du décor. »

Ce sentiment de proximité se nourrit aussi d'authenticité et de cohérence entre ce qui est affiché et la réalité. Pour Anonyme 3, la transparence est une valeur non négociable :

« Quand une entreprise se revendique du territoire, il faut que ce soit vrai à 100 %. Si je vais acheter du miel, je veux savoir que les ruches sont bien ici, pas que la production est sous-traitée à l'autre bout du pays. »

Elle prend l'exemple d'une artisane qui fabrique ses bougies dans sa maison, à deux pas de la sienne :

« Je la vois travailler, je sais que tout est fait sur place. Ce genre de certitude renforce le lien de confiance et l'envie d'acheter local. »

Dans les petites communes, cet équilibre entre savoir-faire et savoir-être se voit encore plus vite. Anonyme 1 se souvient de l'arrivée d'un couple de Lyon dans son village :

« Leur présence est vite devenue naturelle, comme s'ils avaient toujours été là. Ils ont compris que, dans un petit village, il ne suffit pas d'ouvrir une activité : il faut être présent dans la vie collective, participer aux événements, rendre service. »

Pour elle, le savoir-faire ne se limite pas à produire ou vendre :

« Une entreprise qui s'installe doit écouter les habitants et construire avec eux, pas juste pour eux. »

En milieu urbain, les dynamiques sont différentes, mais la logique reste la même : la compétence ouvre les portes, l'attitude les garde ouvertes. À Bordeaux, Anonyme 15 a observé l'impact concret de la qualité de service sur la réputation d'une entreprise locale :

1. Matthieu Tardis, *L'intégration des réfugiés dans les territoires ruraux : l'exemple de l'accueil dans les petites communes françaises*, Ifri, Programme Migrations, 2019.

« J'ai travaillé pour une société bordelaise qui proposait les mêmes prestations que les grands opérateurs Internet. Beaucoup hésitaient à quitter les leaders du marché. Mais ceux qui ont tenté l'expérience, en voyant la qualité du service et la réactivité, n'ont jamais voulu revenir en arrière. »

Ici, le savoir-faire technique a été l'élément déclencheur, mais la relation personnalisée a transformé le choix en fidélité.

Dans certaines régions à forte identité culturelle, comme le Pays basque, le savoir-être devient presque une condition préalable à toute relation économique. Anonyme 4 en résume la philosophie :

« Pour qu'une entreprise soit reconnue comme faisant partie du territoire, elle doit accepter la culture, les traditions et travailler avec le réseau local. »

Cela implique de connaître l'histoire des lieux, de comprendre l'importance de certaines fêtes, de respecter un rythme qui n'est pas toujours celui des marchés nationaux.

Au fond, savoir-faire et savoir-être ne sont pas deux qualités distinctes, mais deux facettes d'un même processus d'intégration. Le savoir-faire rassure sur la valeur de ce que l'on apporte, qu'il s'agisse d'un produit, d'un service ou d'une compétence. Le savoir-être montre que l'on sait s'inscrire dans un collectif, respecter ses codes et contribuer à sa dynamique. C'est cette combinaison qui, au fil du temps, transforme une présence ponctuelle en une place reconnue au sein de la communauté.

Tensions économiques, accès au logement et transformations rapides

L'arrivée de nouveaux habitants dans un territoire ne se joue pas seulement sur des critères culturels ou relationnels : elle est aussi profondément influencée par la réalité économique et les transformations rapides que peuvent connaître certaines régions. Les prix de l'immobilier, la disponibilité des logements,

les opportunités d'emploi et le rythme du changement transforment l'accueil, parfois plus que les mentalités.

Dans certaines zones attractives, l'accès au logement est un véritable obstacle. Anonyme 4 raconte :

« Beaucoup de personnes comme moi veulent venir dans la région. Mais c'est difficile, j'y suis confrontée : trouver un emploi stable, un logement... On est beaucoup à candidater ! Et il y a beaucoup de logements saisonniers... et disons qu'ici la région est quand même assez chauvine ! »

La combinaison de rareté du logement et de concurrence sur l'emploi rend l'installation précaire, même lorsque l'accueil humain est bon.

Pour d'autres, le frein n'est pas seulement lié au coût ou à la disponibilité, mais aussi à la structure même du marché local. Anonyme 2 observe, dans son secteur, que :

« Le bassin de l'emploi est plutôt restreint, donc les nouveaux venus sont souvent des retraités qui viennent prendre leur retraite au soleil. Il y a quelques saisonniers qui s'installent après avoir travaillé ici les étés et apprécié les lieux. En revanche, très très peu d'entreprises viennent s'installer ici si le gérant n'est pas du coin. »

Le phénomène peut aussi être accentué par des arrivées massives qui modifient rapidement l'équilibre économique et social. Anonyme 21 décrit l'impact de ce type de transformation sur les Contamines-Montjoie :

« Le tourisme estival a métamorphosé la station : d'un village de montagnards reculé, c'est devenu une destination touristique qui accueille des gens du monde entier, y compris pour des activités nautiques. Là encore, cela est le fruit d'une diversification encouragée par les acteurs économiques du coin, mais qui dénature ce lieu. »

Pour lui, ces mutations rapides suscitent une perte de repères et un sentiment de dépossession.

À Calais, la situation économique et sociale se combine à un contexte migratoire particulier. Anonyme 19 témoigne :

« Des migrants ont quitté leur pays pour tenter leur chance en France... Les survivants se sont

installés à Calais dans la “jungle de Calais” et le traitement qu’ils ont des autorités est inhumain ! Ils sont souvent virés de leurs tentes très tôt le matin et d’une manière pas très douce, alors que s’ils sont là, c’est justement parce qu’ils ont fui les horreurs de leur pays. »

Ici, la tension n’est pas seulement entre « locaux » et « arrivants » : elle reflète un choc entre urgence humanitaire et manque de moyens pour accueillir dignement.

Les grandes métropoles ne sont pas épargnées par ces dynamiques. À Bordeaux, Anonyme 15 évoque l’arrivée massive de Parisiens avec l’ouverture de la ligne à grande vitesse :

« Lors de mes premiers échanges avec les Bordelais de souche, j’ai ressenti un peu de méfiance quand je disais que je n’étais pas originaire de Bordeaux... À cette période, les Parisiens n’étaient vraiment pas bien accueillis et cela persiste encore un peu maintenant. »

Là aussi, la tension vient d’un changement rapide du marché immobilier et de l’équilibre social, où les prix

et les habitudes évoluent plus vite que la capacité d’adaptation de la population.

Qu’il s’agisse de zones rurales, littorales ou urbaines, ces témoignages montrent que l’intégration ne peut être pensée sans tenir compte des réalités économiques et des rythmes de transformation. Les tensions naissent souvent là où les mutations sont trop rapides pour que les liens sociaux aient le temps de se tisser, ou là où l’accès au logement, à l’emploi ou aux services devient un terrain de concurrence. Dans ces contextes, l’accueil ne se joue plus seulement dans un sourire ou une tradition partagée : il devient un arbitrage permanent entre ouverture et protection, entre l’envie de faire place et la crainte de perdre ce qui fait l’âme du lieu. Un territoire qui parvient à concilier vitalité économique, accessibilité et préservation de ses repères peut transformer cette tension en énergie collective. Mais lorsque l’équilibre se rompt, la frontière entre « d’ici » et « d’ailleurs » cesse d’être une ligne invisible : elle devient un mur, parfois infranchissable, qui redéfinit silencieusement qui a le droit – ou non – de s’y sentir chez soi.

Le rôle des entreprises et acteurs locaux dans l'appartenance territoriale

Stratégies d'ancrage et engagement dans le tissu local

Pour qu'une entreprise ou un acteur économique soit reconnu comme faisant partie intégrante d'un territoire, il ne suffit pas d'y être physiquement implanté : il faut s'y inscrire dans la durée, tisser des liens de confiance et participer activement à la vie locale. Les habitants attendent un engagement concret qui dépasse la simple transaction commerciale et qui prouve que l'activité sert autant le lieu que les intérêts de l'entreprise.

Dans certains cas, cet ancrage se construit par le travail, avec des partenaires locaux, la création d'emplois sur place et l'investissement dans des projets communs. Anonyme 1 insiste sur cette dimension :

« Pour qu'une entreprise puisse être reconnue comme étant représentative de la région dans laquelle elle est implantée, je pense qu'il faut qu'elle crée une histoire sur le long terme avec le territoire qui l'accueille. Il faut également qu'elle s'intègre dans le tissu local et associatif. »

Elle se montre attentive à la capacité d'une entreprise à nouer des liens réels avec son environnement humain et économique, plutôt qu'à se contenter d'y faire du chiffre d'affaires.

Dans d'autres cas, l'engagement passe par l'adoption des codes, valeurs et traditions locales. Anonyme 21 considère que :

« Une entreprise qui veut se revendiquer d'un territoire doit quelque part en être issue ou être en mesure de s'y fondre totalement : accepter son histoire, ses traditions, son mode de vie. Elle doit montrer aux locaux qu'elle fait partie de son paysage local par un attachement fort. »

Ce lien symbolique se traduit dans les gestes et les choix quotidiens : participer aux fêtes de village, soutenir des initiatives culturelles, recourir à des savoir-faire régionaux ou travailler avec des producteurs du cru.

Certains secteurs, comme l'artisanat ou les commerces de proximité, offrent des exemples frappants d'intégration réussie. Anonyme 18 décrit le cas d'un artisan plâtrier-peintre :

« J'ai été très content de ce qu'il a fait et nous avons eu de bonnes relations. Quand je suis content, je diffuse le nom de l'entreprise et en parle pour qu'elle soit connue et intervienne sur le territoire. [...] Le gérant organise des portes ouvertes chaque année dans son dépôt, envoie des cartes de vœux, soigne sa clientèle passée et ça aide ! »

Ce type d'initiatives, centrées sur la relation humaine, consolide la place d'une entreprise dans le tissu local, car elles créent de la reconnaissance mutuelle et une mémoire commune.

L'ancrage territorial peut aussi devenir un argument stratégique face à la concurrence extérieure. Anonyme 12 observe que :

« Au-delà du *made in France*, certains départements sont gages de qualité pour certains produits à la manière des appellations d'origine contrôlée, mais sans être officiel. »

Il met toutefois en garde contre les usages abusifs de cette image :

« Il me semble évident que l'entreprise ne doit pas mentir sur la fabrication/récolte de ses produits pour prétendre les vendre associés aux codes de la région. »

Plus largement, cette reconnaissance s'acquiert par une combinaison d'actes concrets et de signes

symboliques : travailler main dans la main avec les acteurs locaux, investir du temps dans la vie associative, être présent lors des moments collectifs, mais aussi incarner dans sa pratique quotidienne ce qui fait la singularité du territoire. Un ancrage sincère agit alors comme un cercle vertueux : il renforce la confiance, stimule l'économie locale et transforme une présence économique en appartenance partagée. Là où il est réussi, les habitants n'ont plus l'impression qu'une entreprise est « venue s'installer » : ils la perçoivent comme un maillon naturel de l'histoire et de l'avenir de leur territoire.

Quand une organisation devient « du coin »

Il arrive un moment où une entreprise ou une organisation cesse d'être perçue comme « venue d'ailleurs » et commence à faire partie du paysage local. Ce basculement ne se produit pas du jour au lendemain : il est le fruit d'un engagement constant, d'un rôle utile et d'une intégration sincère dans la vie du territoire.

Pour beaucoup d'habitants, une organisation devient « du coin » lorsqu'elle est présente dans les moments clés de la vie collective. Anonyme 5 se souvient d'une petite épicerie reprise par un couple originaire d'une autre région :

« Ils ont repris la boutique au moment où le village allait perdre son seul commerce. Très vite, ils ont ouvert plus tôt pour permettre aux agriculteurs d'acheter leur pain avant d'aller travailler, ils ont proposé un service de livraison aux personnes âgées, et ils ont organisé un marché de Noël sur la place. Aujourd'hui, on ne peut pas imaginer le village sans eux. »

Leur intégration n'a pas été liée à leur ancienneté sur place, mais à leur capacité à se rendre indispensables.

D'autres réussissent à devenir « du coin » en associant leur image à l'histoire et aux savoir-faire locaux. Anonyme 8 cite l'exemple d'un brasseur installé dans un village viticole :

« Il a utilisé des céréales cultivées dans le coin, a travaillé avec l'ancien menuisier du village pour fabriquer son mobilier, et a même repris des recettes oubliées de bière locale que lui ont données les anciens. Maintenant, quand on parle de lui, on ne dit même plus son nom, on dit "le brasseur du village". »

En s'inscrivant dans la continuité des traditions, il a effacé la distance entre son origine et son environnement.

La reconnaissance peut aussi passer par une implication dans le tissu associatif. Anonyme 2 raconte :

« L'entreprise de maçonnerie de mon quartier est tenue par un couple arrivé il y a une dizaine d'années. Ils sponsorisent l'équipe de foot, viennent aux kermesses de l'école, et quand il y a eu des inondations, ils ont prêté leur camion et leur matériel à tout le monde. Pour nous, ils sont clairement d'ici. »

Ici, le passage au statut de « local » se fait par l'entraide et le partage des ressources.

Certaines organisations y parviennent grâce à une relation de confiance construite client après client. Anonyme 20 décrit une boulangerie installée récemment :

« Les premiers mois, les gens hésitaient... et puis la qualité du pain, les petits mots échangés le matin, la mémoire des commandes, tout ça a fait qu'aujourd'hui, c'est "notre" boulanger. Il sait qui prend du pain complet, qui aime les croissants bien cuits... On sent qu'on compte. »

Ces exemples montrent qu'une organisation devient « du coin » lorsqu'elle se rend indispensable, qu'elle se fonde dans la culture et qu'elle participe activement à la vie collective. Ce statut n'est pas lié à l'origine, mais à la démonstration, jour après jour, qu'elle agit pour et avec la communauté.

D'un point de vue sociologique, ce basculement traduit un processus d'intégration symbolique : l'entreprise ou l'acteur économique cesse d'être perçu comme un élément extérieur pour être incorporé à l'identité collective du territoire. Cette intégration ne repose pas uniquement sur l'utilité économique, mais sur la capacité à adopter les codes, à partager les références communes et à contribuer aux rites collectifs, qu'ils soient festifs, associatifs ou solidaires.

Les habitants deviennent alors les garants de cette reconnaissance : c'est par leur parole, leur recommandation, leur inclusion dans les réseaux de sociabilité que l'entreprise obtient son « certificat de localité ». Ce phénomène rejoint la logique des « cercles de confiance » observés dans de nombreuses communautés rurales et urbaines : on n'entre pas seulement en tant que fournisseur ou prestataire, mais comme acteur reconnu du tissu social.

À ce stade, le lien établi est double : fonctionnel (on connaît la valeur du service ou du produit) et affectif (on associe l'acteur à des souvenirs, à des moments partagés, à des valeurs communes). Ce capital social accumulé permet souvent de traverser des crises ou des tensions, car la relation dépasse le simple échange marchand.

Devenir « du coin », c'est finalement entrer dans la mémoire collective et participer à la continuité du territoire. C'est accepter que sa propre histoire professionnelle ou entrepreneuriale se mêle à celle, plus ancienne, d'un lieu et de ses habitants. Et dans un monde où les mobilités accélèrent, où les territoires se transforment rapidement, cette reconnaissance locale devient un ancrage précieux, autant pour ceux qui s'installent que pour la communauté qui les accueille.

Échecs et réussites d'implantation

L'implantation d'une entreprise ou d'un acteur économique dans un territoire est toujours un pari. Certaines réussissent à s'enraciner au point de devenir incontournables, tandis que d'autres échouent à créer le lien nécessaire, faute d'adaptation, de compréhension du contexte ou de constance dans l'engagement.

Pour Anonyme 5, l'échec vient souvent du décalage entre ce que propose l'entreprise et les attentes réelles du territoire :

« Il y a eu un restaurant qui a ouvert dans le village... avec un concept un peu trop "urbain" pour ici. Ils ont misé sur une carte très minimaliste, beaucoup de plats inspirés de la cuisine fusion,

mais les habitants attendaient de la cuisine traditionnelle, généreuse, avec des produits locaux. Les clients n'ont pas suivi, et le restaurant a fermé au bout d'un an. »

Le refus d'adapter l'offre au goût local a coupé court à l'intégration.

À l'inverse, certaines implantations deviennent des réussites exemplaires grâce à la proximité avec les habitants. Anonyme 23 cite l'exemple d'une boulangerie reprise par un jeune couple :

« Ils sont arrivés il y a cinq ans et ont tout de suite misé sur les produits locaux : farine d'un moulin du coin, beurre AOP, recettes inspirées des traditions régionales. Ils sont présents sur toutes les fêtes de village, organisent des ateliers pour les enfants... Aujourd'hui, ils ont même dû embaucher pour suivre la demande. »

Ici, l'adaptation au terroir et la participation active à la vie collective ont été les moteurs de la réussite.

Parfois, c'est la qualité de l'accueil des habitants qui fait la différence, même si l'entreprise n'est pas « née ici ». Anonyme 3 se souvient :

« Un maraîcher bio s'est installé sur des terres laissées à l'abandon depuis des années. Au départ, certains le regardaient de travers, mais il a proposé des paniers à prix réduit pour les familles modestes, a accueilli les écoles pour leur faire découvrir le potager... En deux ans, il a eu plus de demandes que ce qu'il pouvait produire. »

Les échecs ne viennent pas toujours d'un manque de lien social : ils peuvent aussi être la conséquence d'un contexte économique défavorable. Anonyme 10 raconte :

« Une entreprise de services à la personne a tenté de s'implanter ici, mais la population est vieillissante et les revenus sont faibles. Les tarifs proposés, pourtant raisonnables pour d'autres régions, étaient trop élevés pour beaucoup. Ils ont tenu deux ans, puis ont quitté la région. »

L'ancrage, aussi sincère soit-il, ne suffit pas si les conditions économiques locales ne permettent pas de pérenniser l'activité.

Enfin, certaines réussites reposent sur un facteur clé : la constance dans le temps. Anonyme 7 explique :

« Une petite brasserie artisanale a commencé dans un garage avec trois bières. Dix ans plus tard, elle emploie quinze personnes et est présente dans toutes les fêtes locales. Ils n'ont jamais cherché à s'agrandir trop vite, mais ont toujours travaillé avec des producteurs de la région. Aujourd'hui, on ne se souvient même plus qu'ils ne sont pas originaires d'ici. »

Ces témoignages montrent que l'implantation réussie combine adaptation au contexte, respect des attentes locales, utilité tangible et constance dans l'engagement. Dans les réussites observées, la stratégie n'est jamais figée : elle évolue au fil des interactions, des retours des habitants et des cycles économiques du territoire. On retrouve ici un mécanisme que les sociologues nomment « ajustement réciproque » : l'entreprise s'adapte aux usages et aux codes locaux, tout en influençant subtilement les pratiques, jusqu'à faire évoluer la culture économique du lieu.

À l'inverse, l'échec survient souvent lorsque le modèle importé reste imperméable aux réalités sociales et économiques, ou lorsque la temporalité de l'entreprise (rentabilité rapide, expansion immédiate) entre en conflit avec celle du territoire, qui fonctionne sur des rythmes plus lents et des relations de confiance longues à établir. L'implantation n'est alors qu'une

présence physique, sans véritable enracinement symbolique.

Ces trajectoires contrastées rappellent que l'ancrage territorial n'est pas une donnée acquise, mais un capital social à construire : il se nourrit de gestes visibles, de participation aux moments collectifs, de choix de production cohérents avec l'identité locale, mais aussi d'une capacité à durer dans le temps. Dans les villages comme dans les quartiers urbains, la reconnaissance vient moins d'une campagne de communication que de la mémoire partagée des services rendus, des fêtes organisées, des difficultés traversées ensemble.

Devenir une entreprise « d'ici » n'est donc pas seulement un objectif stratégique : c'est un processus d'intégration où la légitimité se gagne au quotidien, dans la rencontre entre une initiative économique et une communauté qui choisit – ou non – de l'accueillir comme sienne. Dans un contexte de mobilités croissantes et de transformations rapides des territoires, cette capacité à s'ancrer durablement apparaît comme un avantage compétitif majeur, mais aussi comme une forme d'alliance intime entre un projet et un lieu.

Conclusion

La puissance subjective de « nos territoires » actuels, mémoriels ou en opposition

Des constructions subjectives du collectif

Au terme de ce parcours, ce qui frappe est la richesse des formes d'attachement au territoire. Les récits ne dessinent pas une image homogène, mais une mosaïque de liens : certains sont affectifs et sensoriels, d'autres hérités, d'autres encore choisis à la suite d'une expérience décisive. Ce sont des ancrages faits de détails accumulés – des bruits, des odeurs, des paysages – autant que de relations tissées au fil du temps.

Ces voix réunies révèlent que le territoire ne se laisse pas réduire à une appartenance abstraite, ni nationale ni universaliste. Il se construit dans l'intime, dans la subjectivité, dans ce que chacun appelle « son territoire ». Pour certains, c'est le lieu des racines et de la transmission familiale ; pour d'autres, celui où l'on se sent bien, où l'on respire mieux, où l'on retrouve un équilibre ; pour d'autres encore, plusieurs lieux en tension, qu'il faut articuler entre mobilité et ancrage.

La période liée à la pandémie de Covid-19 a accentué cette réalité. Elle a avivé des attachements, provoqué des retours, confirmé des choix. Des voix disent combien le confinement a rendu vital le fait de « retrouver la mer tous les jours », ou de revenir dans une ville quittée, redécouverte comme « le » lieu où l'on se sent chez soi. D'autres, au contraire, racontent un sentiment d'enfermement dans des territoires subis et l'impossibilité désormais d'accepter de vivre loin de leurs repères. L'épreuve a rappelé que l'attachement n'est jamais neutre : il peut être refuge, ressource, mais aussi contrainte et rejet.

De manière transversale, il apparaît que le territoire existe moins comme une donnée géographique que comme un tissu relationnel et symbolique. Les habitants ne disent pas seulement des lieux, mais des ambiances, des repères, des relations humaines. Les entreprises et les acteurs locaux eux-mêmes ne deviennent « du coin » que lorsqu'ils entrent dans cette trame. Ce qui compte, ce n'est pas d'occuper l'espace, mais de l'habiter et d'y être reconnu.

Cette enquête met ainsi en évidence que parler de « son territoire » consiste toujours à parler de mémoires et d'émotions, de contrastes et de choix, de racines et de mouvements, d'expériences singulières. Le territoire apparaît alors non comme une carte ou une frontière, mais comme une construction vivante, faite d'expériences sensibles et de liens partagés.

À l'heure des vies fragiles, la force de nos attachements territoriaux actuels, mémoriels ou d'opposition

Ce tableau brosse une vision singulière des « territoires », qui suscitent des attachements puissants, notamment quand les vies sont souvent heurtées, quand les événements d'actualité fragilisent (Covid-19, difficultés économiques et financières personnelles, guerres...) : « mon territoire » devient une valeur cardinale, à la fois ressort identitaire et idéal de protection.

Cette vision actuelle relativise les analyses du culturalisme, telles qu'elles se sont développées aux États-Unis des années 1930 aux années 1950.

Elle fait beaucoup plus écho au beau livre d'Arjun Appadurai *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization*¹. Arjun Appadurai montre comment la mondialisation et le numérique créent des

1. Arjun Appadurai, *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.

attachements qui fonctionnent aussi par les imaginaires, et se composent en pluri-appartenance.

Aujourd'hui, vingt ans après les travaux d'Arjun Appadurai, cette recherche BloomTime s'inscrit pleinement dans la même veine : « nos territoires » sont, en effet, des expériences subjectives du quotidien, et également des souvenirs, des mémoires et des imaginaires d'autres territoires, et des mises à distance ou des rejets d'autres encore.

« Mon territoire » est un attachement fondamental, qui se décline en une pluralité d'ancrages conjuguant la multiplicité des fils des « pays d'ici », avec la prégnance des mémoires d'autres territoires où nous avons pu vivre ou que nous avons pu imaginer, et les constructions « contre » d'autres encore.

L'importance de parler de « nos territoires », en diversité

Aujourd'hui, en 2026, il apparaît essentiel de parler de « nos territoires ». Dans notre démocratie bloquée et fragmentée, « nos territoires » sont autre chose que l'universalisme à la française ou la nation sous toutes ses formes et ses imaginaires.

« Nos territoires » sont puissants parce qu'ils constituent des références, des protections, des quotidiens et des mémoires d'attachements. Fernand Braudel disait que la France se nomme diversité. Elle l'est aujourd'hui peut-être plus que jamais, par une mosaïque de présents, de mémoires et d'imaginaires, et de mises à distance. « Mon territoire » est ma vie que je construis, et pour partie également, « mon avenir » que je tente de choisir.

Annexes

Profil des participants

	Sexe	Âge	Région	Type d'agglomération
Anonyme 1	F	25	Bourgogne-Franche-Comté	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 2	F	42	Occitanie	Entre 20 000 et 30 000 habitants
Anonyme 3	F	32	Auvergne-Rhône-Alpes	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 4	F	36	Nouvelle-Aquitaine	Entre 30 000 et 100 000 habitants
Anonyme 5	F	46	Auvergne-Rhône-Alpes	Plus de 100 000 habitants
Anonyme 6	H	44	Pays de la Loire	Entre 30 000 et 100 000 habitants
Anonyme 7	H	59	Hauts-de-France	Entre 20 000 et 30 000 habitants
Anonyme 8	F	57	Occitanie	Plus de 100 000 habitants
Anonyme 9	H	54	Pays de la Loire	Plus de 100 000 habitants
Anonyme 10	H	26	Bourgogne-Franche-Comté	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 11	H	39	Occitanie	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 12	H	30	Provence-Alpes-Côte d'Azur	Entre 30 000 et 100 000 habitants
Anonyme 13	F	34	Corse	Entre 30 000 et 100 000 habitants
Anonyme 14	F	27	Auvergne-Rhône-Alpes	Plus de 100 000 habitants
Anonyme 15	H	35	Nouvelle-Aquitaine	Plus de 100 000 habitants
Anonyme 16	F	49	Provence-Alpes-Côte d'Azur	Entre 30 000 et 100 000 habitants
Anonyme 17	F	53	Grand Est	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 18	H	53	Auvergne-Rhône-Alpes	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 19	F	28	Hauts-de-France	Entre 20 000 et 30 000 habitants
Anonyme 20	F	46	Pays de la Loire	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 21	H	40	Auvergne-Rhône-Alpes	Moins de 20 000 habitants
Anonyme 22	H	53	Provence-Alpes-Côte d'Azur	Plus de 100 000 habitants
Anonyme 23	H	36	Auvergne-Rhône-Alpes	Entre 30 000 et 100 000 habitants
Anonyme 24	H	29	Occitanie	Entre 20 000 et 30 000 habitants
Anonyme 25	F	42	Bourgogne-Franche-Comté	Entre 20 000 et 30 000 habitants

Exemples de territoires évoqués dans les récits

Type de territoire	Exemples cités dans les récits
Villes	Antibes, Toulouse, Lille, Valenciennes, Paris, Calais
Régions	Bretagne, Corse, Occitanie, Nouvelle-Aquitaine, Pays de la Loire, Auvergne-Rhône-Alpes
Sous-régions, départements, terroirs	Médoc, Camargue, Ariège, Bordeaux et sa région, Nièvre
Lieux emblématiques	Pornic Nantes Nord (Lille)

Table

des matières

- 01 Introduction
- 01 « Mon territoire », l'étrange question au cœur du XXI^e siècle
- 02 Habiter un lieu : attachements, contrastes et récits

- 03 Le territoire comme ancrage identitaire et émotionnel
- 03 Souvenirs et repères sensoriels, fondements de l'attachement
- 05 Transmission familiale et mémoire collective
- 08 Équilibre entre racines et mobilité

- 10 Le territoire par contraste : oppositions, préférences et préjugés
- 10 Identité construite « contre » d'autres territoires
- 11 Effets des expériences négatives et positives sur la perception d'un lieu
- 12 Rôle des interactions sociales dans l'image d'un territoire
- 13 Après le Covid-19 : un *revival* des territoires ?

- 15 Choisir ou subir son territoire : entre ancrage, ouverture et méfiance
- 15 Accueil des nouveaux arrivants : conditions et freins
- 17 Savoir-être et savoir-faire comme leviers d'acceptation
- 18 Tensions économiques, accès au logement et transformations rapides

- 20 Le rôle des entreprises et acteurs locaux dans l'appartenance territoriale
- 20 Stratégies d'ancrage et engagement dans le tissu local
- 21 Quand une organisation devient « du coin »
- 22 Échecs et réussites d'implantation

- 24 Conclusion
- 24 La puissance subjective de « nos territoires » actuels, mémoriels ou en opposition

- 26 Annexes
- 26 Profil des participants
- 27 Exemples de territoires évoqués dans les récits

Reconnue d'utilité publique dès sa création, **la Fondation Jean-Jaurès** est la première des fondations politiques françaises. Elle est présidée par **Jean-Marc Ayrault**.

Indépendante, européenne et sociale-démocrate, elle se veut depuis plus de trente ans un lieu de réflexion, de dialogue et d'anticipation.

La collection des « Rapports », dirigée par **Laurent Cohen** et **Jérémie Peltier**, répond à l'ambition de faire naître analyses pertinentes et propositions audacieuses, mais aussi de mettre cette production intellectuelle et politique au service de tous.

© Éditions Fondation Jean-Jaurès
12, cité Malesherbes - 75009 Paris

www.jean-jaures.org

POUR FAIRE VIVRE LE DÉBAT,

SOUTENEZ-NOUS !

Pour poursuivre ses missions d'intérêt général, la Fondation Jean-Jaurès a besoin de votre soutien.

Reconnue d'utilité publique depuis sa création en 1992, elle peut recevoir des dons et des legs des particuliers et des entreprises.

VOUS ÊTES UN PARTICULIER

Les dons des particuliers bénéficient d'une réduction d'impôts sur le revenu égale à 66 % de leur montant, dans la limite de 20 % du revenu imposable, ou de 75 % de vos dons versés au titre de l'IFI dans la limite de 50 000 euros (les dépassements de ces seuils sont reportables sur cinq ans).

Par exemple, un don de 100 € revient à 34 € pour un particulier imposable.

VOUS ÊTES UNE ENTREPRISE

Les dons des personnes morales de droit privé assujetties à l'impôt sur le revenu ou à l'impôt sur les sociétés bénéficient d'une réduction d'impôt de 60 % pris dans la limite de 0,5 ‰ du chiffre d'affaires (les dépassements de ces seuils sont reportables sur cinq ans).

Dans le cas d'un don de 10 000 €, vous pourrez déduire 6 000 € d'impôt, votre participation aura effectivement coûté 4 000 € à votre entreprise.

COMMENT FAIRE UN LEGS ?

Avec la disposition testamentaire du legs, vous pouvez transmettre tout ou partie de votre patrimoine à la Fondation Jean-Jaurès.

Il faut rédiger un testament et le faire authentifier par un notaire. Tout ou partie des biens peuvent être légués, quels qu'ils soient (somme d'argent, titres, œuvres d'art, immeubles...). Il faut respecter la règle de la quotité disponible s'il y a des héritiers, ou, à défaut d'enfants, le conjoint a une réserve d'un quart du patrimoine ; si ce n'est pas le cas, les biens peuvent être légués en totalité.

BULLETIN DE SOUTIEN



Mon soutien à la Fondation Jean-Jaurès

- 20 euros 50 euros 100 euros 200 euros
 500 euros 1 000 euros Autre montant _____ euros

Je choisis de faire un don :

- à titre personnel
 au titre de la société suivante :

Destinataire du reçu fiscal : _____

N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____

- Par chèque, à l'ordre de la **Fondation Jean-Jaurès**
À renvoyer à : Fondation Jean-Jaurès, 12 Cité Malesherbes, 75009 Paris
- Par virement bancaire, daté du : _____
au profit du compte Fondation Jean-Jaurès
IBAN : FR76 4255 9100 0008 0154 2120
862 BIC : CCOPFRPPXXX
- Sur HelloAsso



Derniers rapports et études :

03_2026 : Dire et réfléchir l'injustice : la parole des Français
Jacques Lévy

02_2026 : Pour une stratégie de reconstruction industrielle ancrée dans les territoires
Louis-Samuel Pilcer, Matilin Le Meur

02_2026 : En bande organisée ? Radiographie des étudiants d'Aix Marseille Université
Éric Berton, Antoine Bristielle, Dorian Dreuil, Nicola Gaddoni

02_2026 : La social-écologie en action. 15 expérimentations municipales
Collectif

02_2026 : Pour un nouvel esprit d'entreprise. Un modèle d'entreprise responsable,
ancrée et démocratique pour la France et l'Europe
Timothée Duverger, Thierry Germain, Dominique Potier, Robin Troutot, Boris Vallaud

01_2026 : Pour une nouvelle réflexion transpartisane sur la décentralisation
Camille Chaussinand, Jacques Dubay, Didier Locatelli, André Vallini

01_2026 : Soigner l'expérience sensible. Trente propositions pour les élections municipales de 2026
Paul Klotz

12_2025
Que vive la laïcité ! 50 contributions pour les 120 ans de la loi de 1905
Hadrien Brachet, Iannis Roder, Laurence Rossignol, Milan Sen (coord.)

11_2025
Vers des déserts médiatiques en France. La démocratie peut-elle survivre sans médias ?
Émilie Agnoux, Jean-Laurent Cassely, Loïg Chesnais-Girard, Dorian Dreuil, Fabrice Février,
Élise Lalanne-Larrieu, Franck Leroy, David Medioni, Anne Muxel, Jérémie Peltier

11_2025
L'eau, un bien commun sous tension. Repenser son financement pour assurer son avenir
Arnaud Bazire, Benoît Calatayud, Esther Crauser-Delbourg

-  [fondationjeanjaures](https://www.facebook.com/fondationjeanjaures)
-  [@j_jaures](https://twitter.com/j_jaures)
-  [fondation-jean-jaures](https://www.linkedin.com/company/fondation-jean-jaures)
-  www.youtube.com/c/FondationJeanJaures
-  [fondationjeanjaures](https://www.instagram.com/fondationjeanjaures)
-  [fondationjeanjaures](https://www.soundcloud.com/fondationjeanjaures)
-  [fondationjaures.bsky.social](https://bsky.app/profile/fondationjaures.bsky.social)
-  bit.ly/4g6UANC

Abonnez-vous !



www.jean-jaures.org

Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS